Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CC. M. Lovelace à M. Belford.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

Visual Library

Je demanderai constamment au Ciel, qu'il répande sur vous tout ce qu'on peut espèrer de bonheur dans ce monde; & que vous & les vôtres, dans la postérité la plus éloignée, vous ne manquiez jamais d'une amie, telle que ma chere Anne Howe l'a toujours été pour sa Clarisse Harlove.

(M. Lovelace, pour faire gloire de ses inventions, explique à son ami dans une autre lettre, le plan de vengeance qu'il a formé contre Miss Howe, dans un voiage qu'elle devoit faire à l'Isle de Wight, accompagnée de sa mere & de M. Hickman, pour visiter une tante fort riche quelle avoit dans cette Isle & qui souhaitoit de la voir, elle & son mari futur, avant qu'elle changeât de nom. Mais comme il parle de ce plan, sans être resolu de l'exécuter, l'Editeur Anglois l'a supprimé.)

LETTRE CC.

M. LOVELACE *à* M. BELFORD.

Si le complôt, dont je t'ai donné l'explication n'est pas de ton goût, compte, Belford, que j'en ai trois ou quatre autres dont

dont je ſuis beaucoup plus ſatisfait, & dont tu le ſeras peut-être auſſi. Je t'en laiſſerai le choix, ſi tu veux renoncer ſeulement aux miſérables engagemens que tu as pris. Pour tes trois camarades, ils doivent exécuter ce que je leur ai preſcrit: & ne t'imagine pas que tu puiſſes t'en diſpenſer non plus. Ne ſuis-je pas votre général? Mais c'eſt un ſujet auquel je reviendrai dans ſon tems. Tu ſais que je ne me détermine jamais abſolument pour un projet, avant le tems de l'exécution. Alors, l'action de la foudre n'eſt pas plus prompte que la mienne.

Revenons à ce qui me touche immédiatement le cœur. Me croiras-tu, ſi je te dis que par rapport à ma fiére maîtreſſe, j'ai tant de ſiſtèmes, qui ſe préſentent en foule à mon eſprit pour obtenir la préférence, que je ſuis dans l'embarras pour choiſir. Je pourrois t'en apprendre ſix principaux, dont un ſeul répondroit à toutes mes vûes. Mais comme la chere perſonne ne m'a point épargné les ſujets de chagrin, je crois que la reconnoiſſance m'oblige à ne pas ménager mes machines, & que je dois au contraire lui cauſer de l'étonnement & de l'admiration, en faiſant jouer trois ou quatre mines à la fois.

Ecoute, & ſuis-moi, ſi tu es capable de me comprendre. Je ſerai demain fort malade; ſérieuſement je le ſerai. Malade! Eh pourquoi malade? Pour quantité de bonnes raiſons, Belford? Je te crois fort curieux d'en ſavoir du moins une. Malade! de toutes mes inventions, je ſuis ſûr que celle-ci te ſeroit le moins tombée dans l'eſprit.

Peut-être crois-tu que ma vûe eſt d'attirer la belle au chevet de mon lit. C'eſt une ruſe, ancienne de trois ou quatre mille ans. Il conviendroit bien mieux à mes deſſeins de pouvoir m'approcher du ſien. Mais je vois bien qu'il faut t'inſtruire plus clairement.

Je ſuis plus inquiet que tu ne le penſes ſur ce ſiſtême de contrebande, qui eſt de l'invention de Miſs Howe. Il ne faut pas douter que ſi je fais une tentative ſans ſuccès, ma charmante n'entreprenne l'impoſſible pour s'échapper d'entre mes mains. Je m'étois perſuadé autrefois qu'elle m'aimoit; mais j'en doute à préſent, ou du moins, que ce ſoit avec une *ardeur*, pour emploier le terme de Miſs Howe, qui la rende capable de me pardonner des fautes préméditées.

Et que me ſervira d'être malade? Ecoute-moi juſqu'à la fin. Mon intention n'eſt pas d'être auſſi mal que Dorcas le repréſentera. Cependant je haleterai prodigieuſement. Je

ren-

rendrai un peu de ſang caillé. Surement je me ſerai rompu quelque vaiſſeau. On n'en pourra point douter. On fera venir de l'eau ſtiptique d'*Eaton:* mais aucun Médecin ne paroîtra. Si ma belle a quelque ſentiment d'humanité, elle ne manquera pas de s'alarmer: mais ſi ſon cœur eſt pris, ſi c'eſt de l'amour qu'elle reſſent, quelque refroidi qu'il puiſſe être, il ſe produira dans cette occaſion, il éclatera, non-ſeulement dans ſes yeux, mais dans chaque trait de ſon charmant viſage.

Je ſerai fort intrépide. Je ne redouterai pas la mort, ni aucune ſuite de mon accident. Je parlerai en homme ſûr d'être mieux dans une heure ou deux, pour avoir déja fait une heureuſe expérience de ce reméde balſamique à l'occaſion d'une chute qui m'eſt arrivée à la chaſſe, & dont, ma maladie eſt vraiſemblablement un reſte; cette conduite, tandis que tout le monde paroîtra fort alarmé de ma ſituation, fera voir à la Belle que je n'en ai pas la moindre inquiétude, & que je n'ai par conſéquent aucun deſſein.

Tu commences, ſans doute, à juger mieux de mon invention. Je m'y ſuis attendu, lorſque j'aurois achevé de m'expliquer. Une autre fois, que tes yeux ſoient prêts à lire des merveilles, & ton eſprit à

bannir tous les doutes. A présent, Belford, si ma charmante n'est pas extremément touchée de me voir un vaisseau rompu, mal fort dangereux dans une constitution aussi ardente qu'on connoît la mienne, & que j'attribuerai d'un air calme aux agitations & aux chagrins que j'ai essuiés depuis quelque tems; ce qui doit passer à ses yeux pour une nouvelle preuve de mon amour, & m'attirer quelque sentiment de reconnoissance ..... quoi? qu'arrivera-t'il? Ce qui arrivera? Je ne serai pas combattu alors par des remords trop vifs, si je prens le parti d'emploier un peu de violence: car celle qui ne marque point de compassion n'en doit pas attendre.

Mais si son inquiétude paroît extrême?

Alors je serai dans l'espérance de bâtir sur un bon fondement. L'amour cache une multitude de fautes, & diminue celles qu'il ne peut cacher. L'amour, lorsqu'il est découvert & reconnu, autorise les libertés. Une liberté en produit une autre. Enfin, je verrai alors où cette ouverture pourra me conduire.

Fort-bien, Lovelace; mais avec cette force de santé & ce visage fleuri, comment persuader à quelqu'un que tu sois malade?

Com-

Comment? quelques grains d'Ipecacuanha feront l'affaire .... c'eſt aſſez pour me faire haleter comme une furie.

Mais le ſang? comment rendre du ſang, ſi je ne me fais une bleſſure réelle?

Pauvre Belford! Ignores-tu donc qu'il ſe trouve des pigeons & des poulets chez le premier Rotiſſeur?

Joins les mains d'admiration.

Dans un état ſi douteux, Madame Sinclair me repréſentera que j'ai mené depuis quelque tems une vie trop ſédentaire. Je me laiſſerai perſuader de faire venir une chaiſe, & de me faire porter au Parc, où j'eſſaierai un peu de marcher. A mon retour, je m'arreterai au Cocotier, pour m'amuſer quelque momens.

Et que m'en reviendra-t'il?

Encore de queſtions? Je crains, Belford, que tu ne ſois un incredule. He-bien, pour ſatisfaire ta curioſité, ne ſaurai-je donc pas ſi ma charmante entreprend de ſortir dans mon abſence? Ne verrai-je pas à mon retour, ſi je ſuis reçu avec tendreſſe? Mais ce n'eſt pas tout; je ne ſais quel preſſentiment m'avertit, qu'il arrivera quelque choſe d'intéreſſant pendant ma promenade. C'eſt ce que je remets à t'expliquer dans un autre tems.

Con-

Conviendras-tu enfin, Belford, ou ne conviendras-tu pas, qu'il eſt utile à bien des choſes d'être malade? En verité, je prens tant de plaiſir à mes inventions, que ſi je pers l'occaſion de les mettre en œuvre, j'en ſerai à demi faché. De ma vie, je n'en retrouverai une ſi belle.

D'un autre côté, les femmes de la maiſon ſont ſi preſſantes dans leurs impertinens reproches, qu'elles ne me laiſſent pas un moment de repos. Elles voudroient que ſans perdre le tems en projets éloignés, je priſſe le parti d'emploier quelqu'un de leurs artifices vulgaires & uſés. Sally, particuliérement, qui ſe croit l'eſprit fort inventif, me diſoit tout à l'heure, d'un air inſolent, ſur le refus que j'ai fait de ſes offres, que mon intention n'étoit pas de vaincre, & que j'étois aſſez méchant pour penſer au mariage, quoique je fiſſe difficulté de l'avouer. Parce que ce petit diable a fait ſon prémier ſacrifice à mon autel, il ſe croit en droit de prendre avec moi toutes ſortes de libertés; & ſon impertinence augmente, de ce que depuis longtems j'évite, avec affectation dit-elle, l'occaſion de répondre à ſes avances. L'impudente! Me croire capable d'être le ſucceſſeur d'un autre homme. Je n'en ai jamais été reduit à cette humiliation. Tu ſais quelle

a tou-

a toujours été mon principe. Ce qui passe une fois entre les mains d'autrui, ne rentre jamais dans les miennes. C'est à des gens tels que toi & tes compagnons, qu'il convient de s'accommoder d'un bien commun. J'ai toujours aspiré à la gloire des prémiéres decouvertes. Je n'en suis que plus coupable, diras-tu peut-être, de me plaire à corrompre ce qui n'a jamais été corrompû. Mais tu te trompes grossiérement; une maxime telle que la mienne met les maris à couvert. Aussi, n'ai-je point à me reprocher d'avoir porté beaucoup d'atteintes au nœud conjugal.

Cependant une avanture qui m'est arrivée à Paris, avec une femme marié, & dont je crois ne t'avoir jamais fait le recit, ne me permet pas de dire que j'aie la conscience absolument nette. L'esprit d'intrigue y eut plus de part qu'aucune méchanceté refléchie. Je veux te l'apprendre en deux mots.

Un Marquis François, d'un âge assez avancé, qui se trouvoit emploié par sa Cour, dans une fonction publique, à celle de Madrid, avoit laissé une femme jeune & charmante, qu'il avoit epousée depuis peu, dans la même maison & comme sous la garde de sa sœur, qui étoit une vieille & insolente prude. Je vis la jeune Dame à l'Opéra. Je pris

du

du goût pour elle, à la premiére vûe ; & plus encore à la seconde, lorsque j'eus appris sa situation. Il ne me fut pas difficile de me lier avec l'une & l'autre, après avoir trouvé l'occasion de me faire présenter à la vieille. Mon prémier soin fut de tourner toutes mes attentions vers cette prude, & de lui faire penser qu'elle avoit pû m'inspirer quelques sentimens tendres. En même tems je prenois avantage de la situation de la jeune Marquise, entre la jalousie de son mari & l'arrogance de sa belle-sœur, pour la picquer contre ces deux ennemis de sa liberté. Je me flattai d'y faire entrer un peu d'égard pour ma personne. Les Dames Françoises n'ont pas d'aversion pour la galanterie.

La vieille sœur ne laissa pas de former quelques soupçons. Mais j'étois déja si bien dans l'esprit de la jeune, qu'elle ne se trouva pas disposée à voir congedier le seul homme qu'on lui eût permis de voir. Elle m'apprit les soupçons de sa sœur. Je lui conseillai de l'engager à se cacher dans un cabinet pendant ma prémiére visite, sous prétexte de lui faire entendre comment je m'expliquerois dans son absence. Elle prit la clé du cabinet dans sa poche ; parce qu'il n'étoit pas à propos que la vieille pût être surprise, soit par ma curiosité ou par celle d'un autre.

J'ar-

J'arrivai. Je m'assis près de l'aimable Marquise: je marquai de l'étonnement de ne pas voir sa sœur, du chagrin, de l'impatience; & prenant une si belle occasion d'exprimer des sentimens fort vifs pour cette chere absente, je lui donnai le plaisir de croire que je parlois d'elle avec une passion extrême, tandis que mes regards levoient l'équivoque pour la Marquise.

Quel fut le dénouement ? Je pris cette charmante Françoise par la main, en feignant de vouloir chercher sa sœur dans l'appartement voisin. Je la trainai à demi, sans qu'elle osât crier pour se plaindre; & la vieille, enfermée sous une clé sure, demeura dans le ravissement de tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Jamais une jolie femme ne s'est trouvée inutilement tête à tête avec moi; à l'exception néanmoins de ma chere Clarisse. Mon ingénuité me fit obtenir grace. La Marquise trouva cette double tromperie d'autant plus plaisante, que non-seulement sa Geoliére ne pouvoit se plaindre d'être elle-même en prison, mais qu'en redevenant libre après mon départ, elle se crût presque aussi heureuse que nous l'avions été, sa sœur & moi...

Les Anglois, Belford, ne l'émportent pas souvent sur les François par l'esprit.

Notre

Notre commerce se soûtint par d'autres ruses, qui ne te paroîtroient pas moins ingénieuses. La glace une fois rompue, ma belle Marquise ne fit pas difficulté d'y contribuer : car tu sais mon axiome; *une fois subjuguée, c'est pour toujours.* Mais un incident plus tendre servit à réveler le secret; à le réveler, avant que notre disgrace commune pût être voilée par le retour du Marquis. La sœur, avec plus d'un sujet de ressentiment, devint une furie impitoiable. Le mari, moins propre à la qualité de mari qu'aucun homme de sa nation, & devenu plus délicat peut-être par son commerce avec les Espagnols, promit de loin une éclatante vengeance. Que restoit-il à la belle que de se jetter sous ma protection ? Elle ne s'en crût pas plus malheureuse; jusqu'au jour des grandes douleurs, que la mort & le repentir arrivérent à la même heure.

Pardonne une larme, cher ami : elle méritoit un meilleur sort. Dequoi, cet inéxorable mari n'aura-t'il pas à répondre ? La sœur fut punie par d'autres évenemens : c'est un réflexion qui me console encore. Elle fut réellement punie. Mais peut-être t'avois-je deja raconté cette histoire.

LET-